

Messner (Francis) éd. *La Culture religieuse à l'école*

Martine Cohen

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Cohen Martine. Messner (Francis) éd. *La Culture religieuse à l'école*. In: Archives de sciences sociales des religions, n°92, 1995. L'islam en europe. pp. 122-123;

[https://www.persee.fr/doc/assr\\_0335-5985\\_1995\\_num\\_92\\_1\\_1010\\_t1\\_0122\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/assr_0335-5985_1995_num_92_1_1010_t1_0122_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 25/04/2018

**La Culture religieuse à l'école.** Paris, Éd. du Cerf, 1995, 285 p. (Annexes).

Il existerait un sentiment diffus concernant une « inculture religieuse » des élèves d'aujourd'hui, et des demandes diverses visant à combler ces lacunes. Partant de ce constat, des sociologues des religions ont lancé une enquête multiforme pour tenter d'évaluer ce sentiment et les attentes éventuelles qui en résulteraient. Cette enquête a visé les différents « acteurs sociaux » potentiellement intéressés : outre les élèves eux-mêmes, il s'agit des enseignants (à travers leurs syndicats représentatifs), des parents d'élèves (à travers leurs organisations), et des principales Églises et religions (catholicisme, protestantisme, orthodoxie, judaïsme, islam et bouddhisme tibétain) à travers un de leurs représentants sollicités ou mandatés. Deux méthodes ont été employées : pour les élèves, une équipe de sociologues s'est rendue dans une quarantaine d'établissements secondaires publics et privés, en région parisienne et à Strasbourg ainsi qu'en Ille-et-Vilaine, pour mener des entretiens d'une heure environ au sein de certaines classes (4<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup>) en suivant (plus ou moins strictement) un questionnaire établi d'avance (après une pré-enquête); pour les autres acteurs sociaux, un questionnaire a été envoyé (dont on aurait aimé avoir le texte en annexe) et les réponses écrites sollicitées (textes en annexes) ont donné lieu à une analyse synthétique, par type d'acteur. L'ouvrage rassemble les résultats de cette enquête ainsi que des exposés sur la situation de l'enseignement religieux (dans le cadre scolaire) dans plusieurs pays européens : Italie, Angleterre, Allemagne et Pologne.

Le texte introductif de F.M. part de l'idée qu'il faut « préciser la demande » (p. 7) et conclut sur la nécessité, non de la création d'un enseignement spécialisé, mais d'une « formation initiale et permanente » des enseignants au sein des IUFM et des universités. L'analyse de J.-P. Willaime quant aux « représentations et attentes » en la matière commence par un bref exposé de la situation religieuse (flottement des croyances, indifférentisme, dés-institutionnalisation et jeu du charisme personnel,...) et de la situation scolaire (notamment le surinvestissement du rôle de l'école par des familles qui ne prennent plus en charge leur rôle éducatif dans certains domaines) et passe en revue plusieurs sondages récents sur le thème de l'enquête, pour conclure que le problème de « l'inculture religieuse » passe au second plan pour l'opinion publique alors qu'il semble préoccuper plus les enseignants et les respon-

sables religieux. Tous ces éléments sont repris dans les remarques conclusives de C. Langlois qui rappelle les principaux résultats de l'enquête : refus de voir créer une discipline nouvelle et proposition d'étoffer plutôt la formation des enseignants (en histoire et philosophie notamment); lorsqu'il y a prise en compte du fait religieux au sein de ces disciplines, nécessité d'ouvrir à la pluralité des religions (et pas seulement celles présentes sur le sol français), et de s'abstenir de tout « catéchisme » bien sûr; l'accès « distancié » aux connaissances religieuses devrait d'autre part conduire à l'apprentissage de la tolérance. L'analyse des entretiens avec les élèves (L. Hourmant) confirme pour une part ces données (s'il y a enseignement de « culture religieuse », il devrait être pluriel – avec un vif intérêt pour le bouddhisme en particulier) mais s'en démarque aussi : en effet le questionnaire n'aborde pas d'emblée le thème d'un enseignement religieux et reste donc ouvert à d'autres demandes des élèves, laissant apparaître une absence d'intérêt a priori pour les thèmes religieux et une demande, plus globale, d'occasions de discussions « égalitaires » entre professeurs et élèves sur des questions concernant l'actualité, les risques de la société moderne (sida, chômage, guerres,...) et leur avenir. Ces réponses traduisent, pour le moins, un malaise social diffus ressenti par les jeunes ainsi qu'une lacune du milieu familial dans son rôle habituel de cadre d'échanges et de soutien.

Cette absence d'une « demande sociale » au niveau des élèves se retrouve largement aussi chez les syndicats d'enseignants, doublée dans ce cas d'une certaine méfiance : reproche est fait aux organisateurs de l'enquête, de la part de deux des syndicats d'enseignants (SNSE et SE), de prendre pour acquis le fait d'une « inculture religieuse des élèves » (p. 96) et d'une demande en la matière; comme si l'éloignement du religieux n'était pas d'abord un *fait de société* – d'où un droit à l'indifférence religieuse; comme si la connaissance des cultures religieuses était – semble-t-il – seule nécessaire à la compréhension du monde actuel alors que l'est tout autant celle des systèmes de pensée a-religieux ou qui ont combattu l'obscurantisme religieux. Et ces syndicats de rappeler que c'est l'Église catholique qui aurait lancé une telle « campagne » pour la création d'un enseignement sur les religions à l'école !

Les exposés sur la situation dans plusieurs pays européens montrent, par contraste avec l'histoire française, à quel point la religion est considérée comme un élément indispensable de la formation des élèves et de la responsabilité morale des citoyens; à quel point aussi telle

ou telle confession chrétienne (anglicanisme, catholicisme) est considérée comme partie intégrante de l'identité nationale – sans aller cependant jusqu'à obliger tous les élèves à suivre son enseignement.

Par-delà les résultats variables de cette enquête, on peut considérer que celle-ci constitue en elle-même une intervention des sociologues – autre « acteur social » – dans le champ même de leur investigation. A l'instar de certains syndicats, nous pensons en effet que cette enquête alimente un débat social récurrent, depuis une quinzaine d'années en France, sur ce thème de « l'inculture religieuse » et sur l'opportunité d'un enseignement en la matière ; or ce débat est surtout le fait d'acteurs « intéressés » par le sujet : personnalités ou autorités religieuses, éditeurs d'ouvrages religieux ou à finalité pédagogique (encyclopédies,...) ... et certains historiens ou sociologues des religions dirigeant divers sondages. La récurrence de ce débat tendrait alors à légitimer scientifiquement et socialement la pertinence des questions posées, aboutissant à démontrer la nécessité sociale d'un enseignement de « culture religieuse » ou d'« histoire des religions », là où les réponses des élèves tout autant que d'autres acteurs sociaux non religieux démontrent l'absence d'une « demande sociale » en la matière.

Martine Cohen.

92.38

MÜNSTER (Arno).

**La Pensée de Franz Rosenzweig. Actes du colloque parisien organisé à l'occasion du centenaire de la naissance du philosophe.** Paris, 1994, 236 p. (Collection « Philosophie d'aujourd'hui »).

Redécouverte tardivement en France (grâce notamment au livre de Stéphane Mosès), la pensée de Franz Rosenzweig, cette tentative sans précédent de rompre avec la philosophie hégélienne de l'histoire pour retourner à une conception juive du temps éternel, suscite un intérêt croissant, comme en témoigne ce recueil de haute tenue, coordonné par A.M.

Selon Bernard Dupuy, la « nouvelle pensée » proposée par Franz Rosenzweig vise le religieux comme l'horizon de toutes choses. Mais, et c'est là sa nouveauté radicale, le religieux ne prétend pas être le couronnement de l'œuvre de la raison, mais au contraire ce qui échappe au discours rationnel. C'est pour cette raison que le grand ouvrage de Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption* (1921) ne se présente pas sous la forme discursive habituelle mais plutôt comme un ensemble d'idées qui « étincellent

les unes après les autres de tous leurs feux comme un écrin d'aphorismes accumulés ».

Paul Ricœur constate lui aussi que l'œuvre de Rosenzweig dit adieu à l'*Aufklärung* et au Savoir absolu de type hégélien, au profit d'une « théologie philosophante ». Les trois concepts clés de cette pensée, la Création, la Révélation et la Rédemption doivent être compris comme des couches de langage : ils ne se succèdent pas sur une même ligne, mais se situent comme des strates empilées, la Rédemption, c'est-à-dire l'utopie constituant la couche supérieure, la Révélation, la couche intermédiaire, et la Création, la couche la plus profonde.

L'influence de Rosenzweig sur des penseurs contemporains a été loin d'être négligeable. Un cas fort intéressant est celui de Walter Benjamin, analysé ici, pour la première fois, par Stéphane Mosès. Benjamin semble n'avoir eu qu'une connaissance incomplète de *L'Étoile de la Rédemption* : ce sont seulement quelques passages sur la Chine et sur le héros de la tragédie grecque que l'on trouve cités dans ses écrits (notamment le livre sur le drame baroque et l'essai sur Kafka). Cependant, au-delà des références explicites, il existe, comme le montre avec beaucoup de finesse S. Mosès, une impressionnante affinité entre les deux penseurs dans la critique du concept de progrès et dans l'idée de la rédemption messianique comme rupture radicale avec la continuité historique.

La question du rapport à l'histoire est au centre de la communication de Gérard Bensussan, « État et éternité chez Franz Rosenzweig », sans doute une des plus importantes du recueil. Son argument est que, pour l'auteur de *L'Étoile de la Rédemption*, l'extra-historicité du peuple juif est essentiellement, à l'ère moderne, un « au-dehors de l'État ». De ce point de vue, l'assimilation et le sionisme représentent pour Rosenzweig deux modalités juives d'oubli du judaïsme, *d'oubli de l'éternité au profit de l'État*.

Cette analyse est partagée par A.M. : l'existence et l'activité de Rosenzweig étaient si ancrées dans le judaïsme diasporique qu'il ne pouvait que prôner la réalisation de l'être-juif dans une *distance critique* par rapport à l'État et au monde. L'idée de Rédemption inspire toute la philosophie onto-théologique du penseur juif-allemand, aussi bien dans sa rupture avec le rationalisme hégélien que dans son invention d'une esthétique rédemptrice.

Parmi les autres contributions, mentionnons une étude comparant les positions de Martin Buber et Franz Rosenzweig sur le sionisme et sur la loi juive (Reinhold Mayer) ; une autre